

Клэр Вальмон

MARCHÉ CONCLU

A2-B1



Good
Students
Better
Stories
♡

LYCÉE
SAINT-CLAIR



Devoirs?
😊

18+

Клэр Вальмон

Marché conclu

<https://litres.ru/74431223>

SelfPub; 2026

Аннотация

После нескольких месяцев травли Эмили Моро больше не может оставаться в прежней школе. Родители переводят её в престижный частный лицей Saint-Clair, где учатся дети политиков, предпринимателей и известных семей. Здесь нет грязных коридоров и драк после уроков. Здесь идеальная форма, дорогие машины у ворот и безупречные улыбки.

Эмили надеется начать всё сначала. Но новая школа оказывается не такой уж новой. Слухи распространяются быстро, и вскоре насмешки, сообщения и унижительные шутки начинаются снова.

Только один человек способен это остановить — Максим Делькур, самый популярный и влиятельный парень школы.

И он готов помочь.

Не бесплатно.

Читаем на французском, уровень A2-B1.

Содержание

Глава	4
Chapitre 1. La nouvelle élève	5
Vocabulaire du chapitre	5
Chapitre 2. Saint-Clair	15
Vocabulaire du chapitre	15
Chapitre 3. Une photo	23
Vocabulaire du chapitre	23
Chapitre 4. Encore une fois	31
Vocabulaire du chapitre	31
Конец ознакомительного фрагмента.	38

Клэр Вальмон

Marché conclu

Глава

MARCHÉ CONCLU

niveau A2-B1

Chapitre 1. La nouvelle élève

Vocabulaire du chapitre

la rentrée — начало учебного года

l'uniforme (m) — школьная форма

le lycée privé — частный лицей

la bourse — стипендия

le proviseur — директор школы

la salle de classe — классная комната

inquiet / inquiète — встревоженный

se faire discrète — оставаться незаметной

le passé — прошлое

promettre — обещать

le silence — тишина

la grille — решётка, ворота

le portable — мобильный телефон

la cour — двор

se présenter — представляться

le carton — коробка

le tiroir — ящик (стола)

la vitrine — витрина

Émilie Moreau regarde le grand bâtiment du lycée privé Saint-Clair depuis la voiture de sa mère. Le ciel est gris, mais

l'immeuble est impressionnant : de vieilles pierres, de hautes fenêtres, une grille noire et un jardin bien entretenu. Devant l'entrée, plusieurs élèves en uniforme discutent tranquillement. Certains descendent de voitures très chères.

Elle remarque aussi, un peu plus loin, un grand panneau annonçant fièrement les résultats du baccalauréat de l'année précédente : cent pour cent de réussite, dont la majorité avec mention. Ce genre de statistique, affichée comme un trophée, ajoute encore à la pression qu'elle ressent déjà rien qu'en descendant de la voiture.

— On est arrivées, dit sa mère avec un sourire nerveux. Tu es prête ?

Ce sentiment d'incertitude, mélangé à une pointe d'espoir fragile, l'accompagnera longtemps durant ces premières semaines à Saint-Clair.

Émilie ne répond pas tout de suite. Elle regarde son nouvel uniforme : une veste bleu marine, une jupe grise, une cravate rayée. Tout est parfait, trop parfait peut-être.

Alors qu'elle cherche la salle 204, Émilie manque de percuter un professeur qui sort précipitamment d'une salle voisine, une pile de copies dans les bras.

— Excusez-moi, dit-elle rapidement, en reculant d'un pas.

— Ce n'est rien, dit l'homme avec un sourire bienveillant. Tu es nouvelle, n'est-ce pas ? Je ne t'ai jamais vue dans les couloirs.

— Oui, monsieur. Je m'appelle Émilie Moreau.

— Bienvenue à Saint-Clair, Émilie, dit-il chaleureusement.

Je suis monsieur Lambert, j'enseigne les sciences économiques. Si tu as besoin d'aide pour t'orienter, n'hésite pas à demander, même si ce n'est pas mon cours. Cette gentillesse simple, inattendue en ce premier jour si difficile, réchauffe un peu le cœur d'Émilie. Elle le remercie timidement avant de reprendre son chemin, se sentant, l'espace de quelques secondes, un peu moins seule dans ce nouvel environnement si intimidant.

— Oui, dit-elle enfin. Je suis prête.

Ce jour marquera, d'une manière ou d'une autre, le véritable commencement de son histoire à Saint-Clair.

En réalité, elle ne se sent pas prête du tout. Ses mains tremblent légèrement sur ses genoux, et elle doit se concentrer pour respirer calmement. Mais elle a appris, ces derniers mois, à cacher parfaitement ce genre de choses.

Elle sort de la voiture et sent immédiatement les regards sur elle. Personne ne la connaît ici, et c'est exactement ce qu'elle voulait. Un nouveau lycée. Une nouvelle vie. Personne ne sait ce qui s'est passé dans son ancienne école.

Après les cours du matin, Émilie doit encore trouver son casier, situé dans un vestiaire aux portes métalliques bleu marine, assorties aux couleurs du lycée. Une femme de ménage, occupée à nettoyer le sol, lui indique gentiment le bon numéro.

— Merci beaucoup, dit Émilie.

— Première année ici ? demande la femme avec un sourire fatigué mais sincère.

— Oui, dit Émilie.

— Ça va aller, ma belle, dit-elle simplement, avant de reprendre sa tâche. Ces quelques mots, prononcés sans grande cérémonie, réconfortent étrangement Émilie plus que n'importe quel discours officiel de bienvenue n'aurait pu le faire.

Dans sa tête, elle repasse en boucle le jour où elle a quitté son ancienne école : les cartons empilés dans sa chambre, le silence de ses anciens camarades qui ne sont pas venus la saluer, la sensation étrange de disparaître sans que personne ne le remarque vraiment. Elle avait promis à ses parents, et surtout à elle-même, que Saint-Clair serait différent.

Émilie a obtenu une place à Saint-Clair grâce à ses excellents résultats scolaires et à une bourse partielle. Ses parents ont économisé pendant des mois pour payer le reste. Ils espèrent que, dans ce nouvel endroit, leur fille pourra enfin être heureuse.

Elle ressent le poids de cet espoir presque comme une responsabilité supplémentaire, celle de réussir coûte que coûte, pour eux autant que pour elle-même.

Dans son ancienne école, tout allait bien au début aussi. Émilie chasse cette pensée. Elle ne veut plus y penser. Elle traverse la cour, son sac sur l'épaule, et cherche le bureau du proviseur.

En traversant la cour à la recherche du bureau du proviseur, elle entend deux élèves discuter avec inquiétude d'un contrôle de mathématiques prévu la semaine suivante, se plaignant de la difficulté du programme de terminale. Ce genre de conversation anodine, si banale qu'elle passerait inaperçue n'importe où ailleurs, rassure étrangement Émilie : au moins, se dit-elle, les

préoccupations scolaires restent les mêmes, où qu'elle aille.

Le lycée est immense. Les couloirs sont larges, les salles de classe modernes, les casiers en bois verni. Tout ici sent le luxe et l'ordre. Des photos d'anciens élèves célèbres décorent les murs : médecins, avocats, hommes politiques.

Elle remarque aussi une grande vitrine près de l'accueil, remplie de coupes de sport, de médailles académiques et de photos de classes entières souriantes. Tout ce prestige l'impressionne autant qu'il l'intimide. Elle se demande si elle sera un jour capable de se sentir vraiment à sa place dans un endroit pareil.

— Tu dois être Émilie Moreau, dit une secrétaire souriante. Bienvenue à Saint-Clair.

Sur le mur du fond de la salle 204, une grande affiche cite une phrase de Victor Hugo sur l'importance de l'éducation, encadrée avec soin comme toutes les décorations de l'établissement. Émilie la lit distraitement en attendant que le cours commence, sans se douter que cette salle deviendra, dans les mois à venir, le théâtre de bien plus d'événements qu'elle ne l'imagine actuellement.

Elle lui donne un plan de l'école, un emploi du temps et un badge avec son nom.

Émilie regarde le badge un instant, son nom imprimé en lettres noires bien nettes : Émilie Moreau, élève de terminale. Ça a l'air si simple, écrit comme ça, comme si son passé n'existait pas du tout.

— Ta salle de classe est au deuxième étage. Le cours commence dans dix minutes.

La veille au soir, sa mère avait passé de longues minutes à repasser son nouvel uniforme, avec un soin presque exagéré, comme si un pli mal placé pouvait à lui seul déterminer le succès de cette nouvelle rentrée. Émilie l'avait regardée faire en silence, touchée par cette attention méticuleuse qui trahissait, plus que n'importe quel mot, l'espoir sincère que ses parents plaçaient dans ce nouveau départ.

Émilie la remercie et monte l'escalier, le cœur battant. Elle pense à une seule chose : rester discrète. Ne pas attirer l'attention. Ne rien dire sur son passé.

Elle se répète cette promesse en silence : « Cette fois, ce sera différent. Cette fois, je ne dirai rien. »

Elle remarque, en observant les autres élèves autour d'elle, la diversité surprenante de leurs origines sociales malgré la réputation huppée de l'établissement : certains, comme elle, bénéficient visiblement de bourses, reconnaissables à certains détails discrets, un sac plus usé, des chaussures manifestement plus anciennes que celles portées par la majorité. Ce constat, aussi minime soit-il, la rassure légèrement : elle n'est peut-être pas si seule dans sa situation qu'elle ne le croyait en arrivant.

Elle sait que cette promesse est plus facile à formuler qu'à tenir, mais elle s'y accroche comme à une bouée de sauvetage, la seule chose qui l'empêche de faire demi-tour et de retourner immédiatement à la voiture de sa mère. Elle inspire

profondément, redresse les épaules, et pousse enfin la porte de la salle de classe.

Devant la salle 204, plusieurs élèves attendent déjà. Ils parlent fort, rient, montrent leurs téléphones portables. Une fille aux cheveux blonds parfaitement coiffés observe Émilie de la tête aux pieds.

Émilie ralentit le pas, hésitant à s'approcher du petit groupe, se demandant si elle doit dire quelque chose ou simplement se glisser discrètement à l'intérieur de la salle.

— Tu es nouvelle ? demande-t-elle.

— Oui, répond Émilie. Je m'appelle Émilie.

— Moi c'est Clara, dit la fille avec un sourire qui n'atteint pas ses yeux. Bienvenue à Saint-Clair. Ici, tout le monde se connaît depuis la maternelle... enfin, presque tout le monde.

Émilie sent une légère tension dans cette phrase, mais elle décide de ne pas y penser. Elle entre dans la salle et cherche une place libre. Elle en trouve une près de la fenêtre et s'assoit rapidement.

Le couloir menant à sa salle résonne du bruit de dizaines de conversations qu'elle ne comprend pas encore, des private jokes, des surnoms, toute une histoire commune à laquelle elle n'a pas participé. Elle se sent, l'espace d'un instant, comme une étrangère débarquant au milieu d'un film déjà commencé depuis longtemps.

La salle se remplit peu à peu. Les élèves parlent de leurs vacances, de leurs voyages, de nouvelles voitures. Émilie écoute

sans participer. Elle regarde par la fenêtre le beau jardin du lycée, essayant de calmer les battements de son cœur.

Le professeur arrive et demande le silence.

— Bonjour à tous. J'espère que vous avez passé de bonnes vacances. Avant de commencer, nous avons une nouvelle élève. Émilie, tu peux te présenter ?

Émilie sent tous les regards se tourner vers elle. Sa gorge se serre.

— Bonjour, dit-elle doucement. Je m'appelle Émilie Moreau. Je viens d'arriver à Saint-Clair.

— Merci Émilie, dit le professeur. Installe-toi, nous allons commencer.

Elle s'assoit, soulagée que ce moment soit terminé. Mais elle sent encore le regard de Clara posé sur elle, curieux et un peu froid.

Elle garde les yeux fixés sur son cahier pendant le reste du cours, espérant que l'attention se détourne enfin d'elle.

Pendant le cours, Émilie remarque un garçon assis au fond de la classe. Il ne prend aucune note. Il regarde son téléphone sous la table, discrètement. Les autres élèves semblent le connaître très bien ; certains se retournent régulièrement pour lui parler ou rire avec lui.

Elle ne sait pas encore qui il est. Elle ne sait pas encore que sa vie à Saint-Clair va bientôt changer à cause de lui.

À midi, Émilie découvre la cantine pour la première fois : de longues tables en bois, un self-service proposant plusieurs plats,

et une odeur de pain chaud qui flotte dans l'air. Elle prend un plateau, hésite devant les choix, puis s'installe seule à l'extrémité d'une table, près d'une fenêtre. Autour d'elle, les groupes se forment naturellement, comme s'ils existaient depuis toujours. Elle mange rapidement, les yeux baissés sur son assiette, en se répétant que ce n'est qu'un premier jour, que les choses s'arrangeront avec le temps.

Après les cours, Émilie retrouve sa mère devant la grille de l'école.

— Alors ? demande sa mère, pleine d'espoir. Comment s'est passée ta première journée ?

— Bien, répond Émilie avec un sourire forcé. Tout va bien.

Elle ne veut pas inquiéter sa mère. Elle ne veut pas parler du regard insistant de Clara, ni du garçon mystérieux au fond de la classe, ni de la boule d'angoisse qui reste dans son ventre depuis le matin.

— Tu t'es fait des amies ? demande sa mère, pleine d'espoir, en démarrant la voiture.

— C'est le premier jour, maman, répond Émilie avec un petit sourire fatigué. Laisse-moi le temps.

— Bien sûr, dit sa mère. Je suis juste... je veux tellement que ça se passe bien pour toi, cette fois.

— Je sais, dit Émilie doucement, en regardant par la fenêtre pour cacher son expression.

Dans la voiture, elle regarde le lycée disparaître par la fenêtre. Elle se répète en silence : « Cette fois, ça va aller. Cette fois, je

ne laisserai rien arriver. »

Le soir, dans sa chambre, Émilie range ses nouveaux livres et prépare son sac pour le lendemain. Elle pense à toutes les règles qu'elle s'est fixées : ne pas trop parler, ne pas se faire remarquer, ne jamais mentionner son ancienne école.

Avant de s'endormir, elle prend son ancien carnet, celui qu'elle utilisait dans son ancienne école, et le range tout au fond d'un tiroir, comme pour enfermer symboliquement cette partie de sa vie. Elle en sort un nouveau, encore vierge, et écrit simplement la date du jour sur la première page. Un nouveau départ, se dit-elle. Vraiment, cette fois.

Elle éteint la lumière et ferme les yeux, en espérant que Saint-Clair sera vraiment différent.

Elle sait que rien n'est encore gagné, que cette journée n'était qu'un début parmi tant d'autres à venir. Elle se surprend malgré tout à espérer, contre toute raison, que cette nouvelle école tiendra enfin sa promesse silencieuse d'un nouveau départ véritable.

Elle repense, une dernière fois avant de s'endormir, à cette journée entière passée à observer plus qu'à vivre, à mesurer chacun de ses gestes, chacune de ses paroles. Demain, se dit-elle, elle essaiera d'être un peu plus elle-même. Juste un peu.

Elle ne sait pas encore à quel point elle se trompe.

Chapitre 2. Saint-Clair

Vocabulaire du chapitre

la salle des professeurs — учительская

populaire — популярный

le règlement intérieur — внутренний распорядок

se moquer de — насмеяться над

la cantine — столовая

le carnet — тетрадь, дневник

curieux / curieuse — любопытный

le clan — клан, компания

remarquer — замечать

éviter — избегать

la réputation — репутация

desserré / desserrée — ослабленный (о галстукe)

sûr de soi — уверенный в себе

chuchoter — шептать

soupirer — вздыхать

le trophée — трофей

une moue — недовольная гримаса

Le lendemain matin, Émilie arrive plus tôt à l'école. Elle veut éviter la foule devant l'entrée et trouver sa salle de classe sans stress. Le lycée Saint-Clair, avec ses couloirs silencieux avant les

cours, lui semble presque accueillant.

Elle prend aussi le temps, ce matin-là, d'observer le tableau d'affichage près de l'entrée principale : les résultats sportifs de l'équipe de rugby du lycée, les annonces du club de théâtre, les photos du dernier voyage scolaire en Italie. Toute une vie collective qui existait déjà bien avant son arrivée, et qui continuera bien après, quoi qu'il arrive.

Elle découvre peu à peu l'organisation de l'école : la cantine immense avec des tables en bois, la salle des professeurs au premier étage, la grande bibliothèque avec ses hautes étagères. Tout est propre, calme, ordonné.

Chaque détail nouveau, aussi minime soit-il, s'ajoute peu à peu à l'image qu'elle se construit de ce lycée si différent du précédent.

Pendant la pause, Émilie s'assoit seule dans un coin de la cour, un livre à la main. Elle préfère observer avant de parler à quelqu'un.

Elle découvre par hasard, en cherchant un raccourci vers la salle de sport, une petite terrasse extérieure derrière la bibliothèque, aménagée avec quelques tables en bois et des plantes en pot. Deux élèves y sont installés, plongés dans leurs lectures, sans lui prêter la moindre attention. L'endroit, presque secret, loin de l'agitation de la cour principale, lui semble immédiatement précieux. Elle s'y assoit quelques minutes, savourant ce court moment de tranquillité avant la sonnerie, se promettant d'y revenir dès que l'occasion se présentera à nouveau.

Elle a découvert un peu plus tôt la bibliothèque du lycée, une salle immense aux hauts plafonds, avec des rangées de livres qui semblent remonter jusqu'au ciel. Une odeur de vieux papier et de bois ciré flotte dans l'air. Elle s'est déjà promis d'y revenir chaque jour, pendant les pauses, loin du bruit et des regards curieux de la cour.

C'est là qu'elle le voit vraiment pour la première fois : Maxime Delcourt, entouré d'un groupe d'élèves qui rient à chacune de ses blagues. Il porte son uniforme d'une façon un peu négligée, la cravate desserrée, la veste ouverte. Il a l'air sûr de lui, presque trop.

Rien, ce jour-là, ne laissait présager tout ce qui allait suivre.

Elle se surprend à l'observer plus longtemps qu'elle ne le voudrait, fascinée malgré elle par cette aisance naturelle qu'elle n'a jamais connue, cette facilité à occuper l'espace sans jamais sembler douter de sa place. Elle se demande ce que ça doit faire, de traverser la vie avec autant d'assurance, sans jamais avoir à réfléchir à chaque mot avant de le prononcer.

— Tu le regardes bizarrement, dit une voix derrière elle.

Léa, l'une des filles qui accompagnent Clara ce jour-là, semble hésiter un instant avant de suivre le groupe, lançant à Émilie un petit sourire presque timide, comme pour s'excuser silencieusement du comportement de Clara. Émilie ne sait pas encore, à ce stade, si elle doit y voir un signe encourageant ou une simple politesse sans conséquence.

Émilie sursaute. C'est Clara, accompagnée de deux autres

filles.

— Je ne le regardais pas, dit Émilie rapidement.

Le cours d'histoire, donné par un professeur à la voix posée et méthodique, porte sur les prémices de la révolution industrielle en Europe. Émilie, habituée à prendre des notes exhaustives, remplit rapidement plusieurs pages, pendant que d'autres élèves, autour d'elle, semblent bien moins concentrés sur le sujet du jour.

— Tout le monde le regarde, dit Clara avec un petit rire. C'est Maxime Delcourt. Son père est propriétaire de la moitié des immeubles du centre-ville. Il fait ce qu'il veut ici.

— D'accord, répond Émilie, qui ne sait pas quoi ajouter.

En passant devant les terrains de sport extérieurs, elle aperçoit l'équipe de rugby en plein entraînement, dirigée par un coach à la voix tonitruante. Ce genre d'infrastructure, digne d'un petit club professionnel, contraste violemment avec le simple terrain en bitume de son ancienne école.

Clara s'assoit à côté d'elle sans y être invitée.

Émilie sent immédiatement une tension familière s'installer dans ses épaules, ce réflexe de prudence qu'elle a développé au fil des mois difficiles dans son ancienne école.

— Alors, dis-moi, tu viens d'où exactement ? Pourquoi tu as changé de lycée en cours d'année ?

Ce soir-là, dans son nouveau carnet encore presque vierge, elle note quelques observations sur sa première vraie journée : les noms de quelques professeurs, la position de la bibliothèque, et, tout en bas de la page, presque comme une note à elle-

même, le nom de Maxime Delcourt, suivi d'un simple point d'interrogation.

Émilie sent son cœur se serrer. Elle a préparé une réponse simple, sans détails.

— Mes parents voulaient un meilleur lycée pour moi, dit-elle. C'est tout.

Elle repense, en fin de journée, à la remarque de Clara sur les gens qui se connaissent depuis la maternelle. Elle se demande combien de temps il lui faudra, elle aussi, pour tisser ne serait-ce qu'une fraction de ces liens qui semblent si naturels et évidents pour tous les autres élèves de sa classe.

— Mmh, fait Clara, pas vraiment convaincue. Et ton ancienne école, c'était comment ?

Émilie sent son estomac se nouer légèrement face à cette question, redoutant déjà où pourrait mener la conversation si elle n'y met pas fin rapidement.

— Normale, répond Émilie. Rien de spécial.

Elle espère que Clara va changer de sujet, mais celle-ci continue à poser des questions, sur ses amis, sur ses notes, sur pourquoi elle a une bourse. Émilie répond le moins possible, avec des phrases courtes.

Elle observe aussi, avec un mélange de fascination et de malaise, la facilité avec laquelle certains élèves passent d'un groupe à l'autre, saluant tout le monde, connus de tous, alors qu'elle-même peine encore à retenir les prénoms de ses camarades de classe.

— Tu joues d'un instrument ? Tu fais du sport ? continue Clara, enchaînant les questions sans laisser à Émilie le temps de respirer.

— Je lis beaucoup, répond Émilie prudemment.

— Ah, dit Clara avec une moue à peine dissimulée, comme si cette réponse confirmait quelque chose qu'elle soupçonnait déjà. Original.

Heureusement, la sonnerie interrompt la conversation.

— On se reparle plus tard, dit Clara avec un sourire qui ne rassure pas du tout Émilie.

En cours d'histoire, Émilie est placée juste devant Maxime. Elle l'entend chuchoter avec son voisin, rire doucement, ignorer complètement le professeur.

Elle essaie de ne pas se laisser distraire par ces murmures constants derrière elle, concentrant son attention sur son cahier, même si une partie d'elle reste malgré tout curieuse de ce qui les fait autant rire.

— Monsieur Delcourt, dit le professeur d'une voix fatiguée. Vous m'écoutez ?

— Toujours, monsieur, répond Maxime avec un sourire charmeur.

Toute la classe rit. Le professeur soupire et continue son cours sans insister. Émilie remarque que personne ne semble surpris. C'est comme si Maxime avait le droit de faire ce qu'il veut, sans conséquence.

Émilie observe ce jeu silencieux entre Maxime et le

professeur avec une certaine fascination. Dans son ancienne école, un tel comportement aurait été puni immédiatement. Ici, tout semble fonctionner selon des règles différentes, des règles qu'elle ne comprend pas encore tout à fait.

À la fin du cours, en rangeant ses affaires, Émilie laisse tomber son stylo. Avant qu'elle ne puisse le ramasser, une main le fait pour elle.

— Tiens, dit Maxime en lui tendant le stylo.

— Merci, dit Émilie, surprise.

Elle range rapidement le stylo dans sa trousse, comme pour effacer toute trace de ce court instant de gêne.

Il la regarde un instant, comme s'il essayait de la reconnaître, puis il hausse les épaules et rejoint ses amis sans un mot de plus.

Émilie reste immobile quelques secondes, le stylo dans la main. Elle ne sait pas pourquoi, mais ce court moment la trouble légèrement.

Ce soir-là, en repensant à sa journée, elle se surprend à sourire légèrement en se rappelant ce geste simple. Elle se gronde intérieurement : elle est ici pour étudier, pas pour remarquer les petites attentions d'un garçon populaire qu'elle connaît à peine.

Le reste de la journée se passe sans incident. Émilie assiste à ses cours, prend des notes soigneusement, mange seule à la cantine, en observant les différents groupes d'élèves : les sportifs, les musiciens, les premiers de la classe, et le groupe de Clara et Maxime, toujours au centre de l'attention.

Elle remarque aussi, avec un peu d'étonnement, qu'aucun des

professeurs ne semble s'inquiéter de la voir toujours seule. À Saint-Clair, l'excellence scolaire semble compter plus que le bien-être social des élèves, du moins en apparence.

En rentrant chez elle, Émilie pense à cette première vraie journée à Saint-Clair. Les questions de Clara l'inquiètent un peu, mais elle se dit que c'est normal, que tout le monde est curieux au début.

La journée, somme toute, ne s'est pas si mal passée, se dit-elle en éteignant sa lampe de chevet. Elle referme les yeux avec l'étrange sentiment d'avoir survécu à quelque chose, sans savoir encore exactement à quoi.

Elle se couche ce soir-là en repensant à ce stylo tendu par Maxime, à ce geste minuscule qui, contre toute logique, continue d'occuper une place disproportionnée dans ses pensées.

Elle ne sait pas encore que la curiosité de Clara ne va pas s'arrêter là.

Chapitre 3. Une photo

Vocabulaire du chapitre

publier — публиковать

le groupe de discussion — групповой чат

la rumeur — слух

gênant / gênante — неловкий

découvrir — обнаруживать

effacer — стирать, удалять

la honte — стыд

le message — сообщение

partager — делиться

la panique — паника

cacher — прятать

deviner — догадываться

la légende (photo) — подпись (к фото)

déformé / déformée — искажённый

inaudible — неслышный

dessiner — рисовать

le carnet à dessin — альбом для рисования

Quelques jours passent. Émilie commence à se sentir un peu plus à l'aise à Saint-Clair. Elle a trouvé sa place à la bibliothèque pendant les pauses, loin du bruit de la cour. Elle pense parfois

que, peut-être, cette fois, tout ira bien.

La matinée avait pourtant si bien commencé : un exposé réussi en cours de français, un sourire échangé avec Inès en passant devant la bibliothèque, l'impression fragile que les choses commençaient enfin à s'arranger.

Mais un mardi matin, tout change.

Ce genre de moment, aussi bref soit-il, laisse toujours une trace plus profonde qu'on ne le voudrait.

En arrivant devant sa salle de classe, Émilie remarque immédiatement que quelque chose ne va pas. Plusieurs élèves la regardent et chuchotent en même temps. Certains sourient d'une façon étrange, presque cruelle.

Ce soir-là, avant de s'endormir, elle ouvre malgré elle sa conversation avec Léna, sa meilleure amie de son ancienne école, celle avec qui elle partageait tout avant que tout ne s'effondre. Le dernier message, envoyé plusieurs semaines auparavant, reste sans réponse. Elle referme l'application sans rien écrire de plus, comprenant une fois de plus que cette amitié, comme tant d'autres choses de son ancienne vie, ne survivra probablement pas au déménagement.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-elle à voix basse, en s'approchant de sa place.

Personne, à cet instant précis, ne mesurait encore les conséquences de ce simple message partagé.

Personne ne lui répond directement. Une fille de la classe, Léa, lui tend son téléphone sans un mot.

Elle passe une partie de la soirée à dresser mentalement une liste de suspects possibles : Clara, évidemment, en tête de liste, mais aussi certains de ses amis, ou même un simple élève cherchant à se faire remarquer en partageant un scandale qui ne le concerne pas. Cette recherche silencieuse, aussi vaine soit-elle, lui donne au moins l'impression de reprendre un peu de contrôle sur une situation qui, autrement, lui échappe complètement.

Sur l'écran, Émilie voit une photo. Une vieille photo d'elle, prise dans son ancienne école, avec un message méchant écrit à côté, publié dans le groupe de discussion de la classe. La légende parle de son ancienne école, de la raison pour laquelle elle est partie, avec des détails déformés et exagérés.

Le cœur d'Émilie s'arrête un instant.

Ce matin-là encore, avant de partir pour le lycée, son père lui avait souhaité une bonne journée avec un sourire confiant, convaincu que les choses allaient enfin s'arranger pour sa fille. Ce souvenir, tout simple soit-il, rend la journée qui suit encore plus difficile à supporter pour Émilie.

Pendant une seconde, la salle entière semble tourner autour d'elle. Elle a l'impression de revivre exactement le même instant que des mois plus tôt, dans une autre salle de classe, avec d'autres visages, mais la même sensation de trahison et d'humiliation.

— Où... où avez-vous trouvé ça ? demande-t-elle, la voix tremblante.

Sa voix se brise légèrement sur les derniers mots, trahissant une panique qu'elle ne parvient plus à cacher complètement.

— Quelqu'un l'a trouvée sur internet, dit Léa, presque désolée. Ce n'est pas moi qui l'ai publiée.

Le professeur d'anglais, remarquant la nervosité inhabituelle de sa classe ce jour-là, fronce légèrement les sourcils sans toutefois chercher à en comprendre la cause, poursuivant son cours comme si de rien n'était.

Émilie regarde autour d'elle. Clara, un peu plus loin, observe la scène avec un sourire satisfait, sans rien dire. Émilie comprend immédiatement.

Ce sourire silencieux, plus que n'importe quelle parole, confirme à Émilie tout ce qu'elle avait déjà deviné sans oser se l'avouer complètement.

Elle sent la panique monter en elle. Tout ce qu'elle voulait éviter, tout ce qu'elle avait espéré laisser derrière elle, est maintenant affiché devant toute la classe.

Un garçon assis non loin, qu'elle n'a jamais remarqué auparavant, marmonne à l'attention de ses voisins :

— C'est vraiment pas cool, ce que vous faites. Personne ne lui répond, mais Émilie, qui a entendu malgré elle, garde ce court commentaire précieusement, comme une preuve que tout le monde, à Saint-Clair, ne partage pas la cruauté ambiante.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, dit-elle doucement, mais sa voix est presque inaudible dans le bruit des chuchotements.

Le professeur arrive et demande le silence. Les élèves rangent rapidement leurs téléphones, mais les regards et les sourires moqueurs restent.

Elle se demande, en repensant à toute cette journée, si elle aurait dû réagir différemment, répondre quelque chose, n'importe quoi, plutôt que de rester silencieuse comme elle l'a toujours fait. Mais les mots, comme toujours dans ce genre de moment, lui avaient manqué au moment précis où elle en aurait eu le plus besoin.

Elle se souvient, avec une clarté douloureuse, du jour exact où cette même photo avait été prise, dans la cour de son ancienne école, un jour ordinaire, sans qu'elle se doute un instant qu'elle referait un jour surface dans un endroit aussi éloigné.

Pendant tout le cours, Émilie fixe son cahier sans réussir à se concentrer. Elle entend des murmures derrière elle, des petits rires étouffés. Elle sent son visage devenir rouge.

Elle griffonne des mots sans queue ni tête sur son cahier, incapable de suivre la moindre explication du professeur, uniquement concentrée sur l'effort de ne pas s'effondrer devant tout le monde. Chaque minute qui passe lui semble durer une éternité, et elle guette la sonnerie comme une délivrance.

À la pause, elle se réfugie dans les toilettes, ferme la porte d'une cabine et respire profondément. Elle ne veut pas pleurer ici, pas maintenant.

« Encore une fois, » pense-t-elle. « Ça recommence encore une fois. »

Elle repense à toutes les techniques qu'elle avait apprises pour survivre dans son ancienne école : ne jamais réagir, ne jamais pleurer devant les autres, toujours garder un visage neutre. Elle

les remet en pratique presque automatiquement, comme des réflexes qu'elle n'a jamais vraiment perdus.

Elle repense à son ancienne école, aux mois de moqueries, aux messages cruels, à la peur d'aller en cours chaque matin. Elle pensait avoir laissé tout ça derrière elle en changeant de lycée. Elle s'était trompée.

Quand elle sort enfin des toilettes, elle croise le regard de Maxime dans le couloir. Il ne dit rien, mais il la regarde plus longtemps que d'habitude, comme s'il avait entendu parler de la photo, lui aussi.

Émilie baisse les yeux et continue son chemin, le cœur lourd.

Le reste de la journée, elle sent les regards sur elle partout : dans les couloirs, à la cantine, même dans le bus du retour. Personne ne lui parle directement, mais elle sait que tout le monde a vu la photo, ou du moins en a entendu parler.

Elle essaie de se concentrer sur autre chose, sur ses cours, sur les devoirs à faire, mais son esprit revient sans cesse à cette photo, à ce message, à la certitude glaçante que son passé vient de la rattraper, une fois de plus.

En rentrant chez elle, sa mère lui demande, comme d'habitude, comment s'est passée sa journée.

— Bien, répond Émilie, avec un sourire fatigué. Comme d'habitude.

Elle monte directement dans sa chambre, ferme la porte et s'assoit sur son lit. Elle prend son téléphone et regarde à nouveau la photo, le message cruel, les quelques commentaires ajoutés

par certains élèves.

Elle efface l'application, comme si cela pouvait effacer aussi ce qui vient de se passer.

Le sommeil tarde à venir, son esprit refusant de lâcher prise sur les événements de la journée. Elle se dit, avant de sombrer enfin, que demain sera forcément différent, même si une partie d'elle n'y croit qu'à moitié.

La nuit tombe sans qu'elle ait vraiment avancé dans ses devoirs, son cahier resté ouvert à la même page depuis des heures, son esprit occupé ailleurs, bien loin des exercices de mathématiques qui l'attendent.

Le geste, aussi symbolique soit-il, ne suffit évidemment pas à calmer le tumulte qui continue d'agiter son esprit.

Elle sait, au fond d'elle, que ce n'est que le début.

Le lendemain, en arrivant un peu plus tôt à la bibliothèque pour éviter les regards, elle trouve une fille qu'elle n'a jamais vraiment remarquée, assise seule à une table près de la fenêtre, en train de dessiner dans un carnet.

— Tu es Émilie, non ? demande la fille, sans lever complètement les yeux de son dessin. Moi c'est Inès. On est dans la même classe d'anglais.

— Oui, dit Émilie, surprise qu'on lui adresse la parole gentiment pour une fois.

— J'ai vu ce qui s'est passé avec la photo, dit Inès doucement. C'est vraiment nul. Les gens ici peuvent être horribles quand ils s'ennuient.

Émilie ne sait pas quoi répondre, mais elle sent, pour la première fois depuis son arrivée à Saint-Clair, qu'elle n'est peut-être pas complètement seule.

— Merci, dit-elle simplement.

— Tu peux t'asseoir ici, si tu veux, propose Inès avec un léger sourire. Je ne mords pas.

Émilie hésite un instant, puis s'installe timidement à la table. Ce n'est qu'un petit geste, mais il compte plus qu'elle ne saurait le dire.

Chapitre 4. Encore une fois

Vocabulaire du chapitre

harceler — травить, преследовать
cacher (des affaires) — прятать (вещи)
le casier — шкафчик
ignorer — игнорировать
se taire — молчать
la solitude — одиночество
pleurer — плакать
se sentir mal — плохо себя чувствовать
garder le silence — хранить молчание
mentir — врать
la peur — страх
recommencer — начинаться заново
la fatigue — усталость
le cadenas — навесной замок
épuisé / épuisée — измученный
l'îlot (m) — островок
délibérément — намеренно

Les jours suivants sont difficiles. La photo et le message ont fait le tour de la classe, puis du niveau entier. Émilie sent maintenant des regards partout où elle va.

Les moqueries, comme une maladie sournoise, semblent se propager plus vite qu'Émilie n'aurait pu l'imaginer, touchant des élèves qu'elle n'avait encore jamais croisés, qui la regardent maintenant avec une curiosité malsaine dans les couloirs.

Les moqueries commencent doucement, presque invisibles au début. Un rire moqueur quand elle répond en cours. Un commentaire chuchoté quand elle passe dans le couloir. Puis, peu à peu, cela devient plus direct.

Elle apprend, malgré elle, à vivre avec cette tension permanente, comme un bruit de fond auquel on finit par s'habituer sans jamais vraiment s'y résigner.

Un matin, en arrivant à son casier, Émilie découvre que son cadenas a été changé. Elle essaie plusieurs fois son code, sans succès.

Le professeur d'éducation physique, monsieur Roux, remarque bien, sans jamais rien dire, qu'Émilie est systématiquement la dernière choisie pour les équipes. Il hésite parfois à intervenir, avant de se raviser, se disant que ce genre de dynamique sociale finit toujours par se résoudre d'elle-même. Émilie, de son côté, ne s'attend à aucune aide de ce côté-là, ayant depuis longtemps appris à ne compter que sur elle-même dans ce genre de situation.

— Besoin d'aide ? demande une voix moqueuse derrière elle.

Chaque jour semblait ajouter une pierre de plus à cet édifice fragile qu'elle tentait de maintenir debout.

C'est Clara, accompagnée de ses amies, qui observe la scène

avec un sourire satisfait.

Un jour, Inès propose spontanément de raccompagner Émilie jusqu'à l'arrêt de bus, prolongeant ainsi leur temps ensemble au-delà des murs de la bibliothèque.

— Ça te dérange pas ? demande Inès.

— Non, dit Émilie, surprise et touchée par cette attention simple. Pas du tout. Elles marchent en silence pendant une bonne partie du trajet, un silence confortable, très différent de tous les autres silences pesants qu'Émilie a connus ces dernières semaines.

— Qu'est-ce que tu as fait ? demande Émilie, essayant de garder son calme.

— Moi ? Rien du tout, répond Clara, innocente. Peut-être que tu as juste oublié ton code.

Les jours raccourcissent rapidement en cette fin octobre, et une pluie fine commence à tomber régulièrement sur la cour du lycée, assortissant parfaitement son humeur maussade à celle du ciel gris qui s'étend au-dessus de Saint-Clair.

Émilie sait que ce n'est pas vrai, mais elle n'a aucune preuve. Elle décide finalement d'aller voir le gardien, qui l'aide à ouvrir le casier avec un outil spécial. À l'intérieur, ses affaires sont en désordre, certaines pages de son cahier sont froissées.

Le gardien, un homme âgé au visage bienveillant, lui propose gentiment de signaler l'incident, mais Émilie refuse poliment, préférant ne pas attirer davantage l'attention sur elle.

Elle range tout en silence, sans rien dire à personne.

Dans sa chambre, entourée de ses cahiers ouverts sur son bureau, Émilie peine à se concentrer sur ses exercices de physique, son esprit sans cesse ramené aux événements de la journée, malgré tous ses efforts pour les ignorer.

Inès, qu'elle recroise à la bibliothèque les jours suivants, devient peu à peu une présence régulière dans son quotidien. Elles ne parlent pas beaucoup, mais Inès a une façon tranquille d'être là, de proposer une place à côté d'elle sans poser de questions, qui apaise un peu la solitude d'Émilie.

Les jours suivants, les petites humiliations continuent. Des messages anonymes apparaissent dans le groupe de discussion de la classe, avec des blagues sur son ancienne école. Pendant les cours de sport, personne ne veut être dans son équipe. À la cantine, quand elle s'assoit à une table, les élèves autour se lèvent discrètement pour aller ailleurs.

Certains professeurs remarquent bien un changement dans son comportement, cette manière de toujours s'asseoir au premier rang, de ne jamais lever la main, de partir dès la sonnerie sans un mot à personne. Mais personne ne pose vraiment de questions, et Émilie ne cherche pas à en provoquer.

Émilie apprend vite à devenir invisible. Elle mange rapidement, seule, la tête baissée. Elle évite les couloirs bondés. Elle range ses affaires en dernier, pour ne croiser personne au vestiaire.

Un soir particulièrement difficile, elle va jusqu'à sortir un sac de sport de son placard, envisageant sérieusement de tout

abandonner, de convaincre ses parents de la réinscrire ailleurs. Mais elle range finalement le sac, consciente qu'un nouveau déménagement ne garantirait en rien une situation différente, et que fuir, une fois de plus, ne résoudrait probablement rien de fondamental.

Une fois, pourtant, une exception : Inès s'assoit délibérément à côté d'elle à la cantine, ignorant les regards surpris des autres élèves.

— Ils ne me font pas peur, dit-elle simplement en haussant les épaules, avant de commencer à manger comme si de rien n'était.

Émilie ne sait pas comment la remercier pour ce petit acte de courage tranquille.

Chaque soir, elle rentre chez elle épuisée, non pas physiquement, mais émotionnellement. Chaque sourire forcé, chaque « tout va bien » qu'elle dit à sa mère lui coûte un peu plus d'énergie.

Elle développe, sans même s'en rendre compte, tout un arsenal de petites stratégies de survie : changer d'itinéraire pour éviter certains couloirs, arriver quelques minutes en avance pour choisir une place isolée, garder toujours un livre à portée de main comme prétexte à ne parler à personne.

Elle a l'impression de jouer un rôle du matin au soir, un rôle épuisant qui ne lui laisse aucun répit, pas même dans l'intimité de sa propre maison, où elle continue de sourire pour rassurer des parents qui n'imaginent pas à quel point la situation s'est déjà dégradée.

— Tu es sûre que tout va bien à l'école ? lui demande sa mère un soir, inquiète. Tu sembles fatiguée ces derniers temps.

Elle commence, sans vraiment s'en rendre compte, à perdre un peu d'appétit, sautant parfois le déjeuner simplement pour éviter la cantine et ses regards indiscrets. Personne, pour l'instant, ne semble remarquer ce détail, pas même ses parents, trop rassurés par ses sourires soigneusement entretenus chaque soir.

— Je m'adapte, c'est tout, répond Émilie. Nouveau lycée, nouveau rythme.

Le mensonge sort plus facilement qu'elle ne le voudrait, presque naturellement, comme si elle s'était entraînée toute sa vie à dire exactement ce que les autres avaient besoin d'entendre.

Elle ne veut pas inquiéter ses parents. Ils ont fait tellement d'efforts pour l'inscrire à Saint-Clair, ils ont économisé, ils espèrent tellement que cette nouvelle école sera la solution à tous ses problèmes. Elle ne veut pas leur dire que la même histoire recommence.

Elle se répète, presque comme une prière : « Ça va passer. Il faut juste tenir. Ça va passer. »

Elle pense aussi à Inès, à ce petit îlot de gentillesse au milieu de tout ce chaos, et se dit que peut-être, cette fois, elle n'est pas complètement seule à affronter la situation, même si elle n'ose pas encore vraiment y croire.

Mais au fond d'elle, une petite voix lui dit que ce n'est pas si simple. Que le silence ne suffit pas toujours à arrêter les gens comme Clara.

Cette petite voix, aussi discrète soit-elle, refuse obstinément de se taire complètement, même quand Émilie essaie de l'ignorer.

Un jour, en sortant du cours de mathématiques, elle entend clairement deux filles parler d'elle juste derrière son dos, sans se cacher.

— Tu as vu comment elle s'habille ? Elle porte les mêmes chaussures depuis la rentrée.

— Normal, avec une bourse, elle ne doit pas avoir beaucoup d'argent.

Elles rient. Émilie continue à marcher, le visage brûlant de honte, sans se retourner.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «Литрес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на Литрес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.